

CHI LI

PRÉMÉDITATION

roman traduit du chinois
par Angel Pino et Shao Baoqing

BABEL

I

L'envie que Wang Liegou avait de supprimer Ding Zongwang ne datait pas d'hier. En fait, la haine qu'il vouait à celui-ci prenait racine plusieurs générations en arrière, de sorte que, quand elle arriva à lui, une étincelle suffit à la faire exploser.

Au bourg de la rivière Mian, chacun s'en souvenait, la famille Wang avait été jadis prospère. Wang Lianfang, l'arrière-grand-père, avait été l'un des cinq "dragons" qui dominaient le bourg. Il n'était âgé que de quinze ans quand il avait rejoint la Bande rouge* et, après avoir prêté serment – au cours d'une cérémonie rituelle où l'on avait brûlé de l'encens et bu de l'alcool mélangé à du sang de coq –, il s'était rendu dans les monts Wudang afin d'y étudier, trois ans

* Société secrète, appelée d'abord "Bande de Hong", puis, par homophonie, "Bande rouge" (rouge se disant *hong* en chinois). Elle regroupait plusieurs loges. (Toutes les notes sont des traducteurs.)

durant, les arts martiaux. A peine rentré au bourg, il avait accompli un exploit époustouflant : détourner, sur la rivière Xiang, un convoi de céréales destinées à la cour impériale.

De ce jour, il était devenu quelqu'un ici. Il ouvrit un commerce de cocons frais, mais lui, à la différence de ses concurrents, lesquels travaillaient exclusivement pour les marchands du Zhejiang et du Jiangsu, vendait ses fils de soie à la firme japonaise Mitsui. Cela lui permit de bâtir une fortune rapide et de créer ensuite, grâce au capital accumulé, une maison de très grande envergure qui commercialisait le pétrole lampant de la société anglaise Asia, sous les noms d'Ancre de fer ou de Bonnet du moine. On était à la vingt-cinquième année Daoguang des Qing*, l'électricité était inconnue sur la plaine de Jiangnan et les lampes à pétrole se propageaient des villes vers les campagnes. La Chine n'étant pas en mesure, en ce temps-là, de produire son propre pétrole, celui que fabriquaient les Occidentaux envahit rapidement le marché. Au soir de sa vie, Wang Lianfang nageait dans l'opulence, il était entouré de concubines et de favorites, et habitait dans un domaine immense. Et, tandis qu'il faisait ripaille et se vautrait dans le luxe, les Ding, eux, bravaient le vent glacé des rues, pour

* 1845.

faire essayer aux passants les échantillons gratuits de cigarettes offerts par la British-American Tobacco*. Les Ding étaient propriétaires d'une petite échoppe d'apothicaire et d'un bazar, deux des fils faisaient du commerce et les autres poursuivaient leurs études. Disons qu'ils avaient une vie honnête.

Et voilà que, contre toute attente, les cigarettes finirent par supplanter progressivement les pipes et les pipes à eau. Un jour, ayant fini de fumer celle que lui avait proposée la famille Ding, un haleur en jeta le mégot négligemment. Le mégot atterrit dans le dépôt de carburant installé par les Wang sur les rives de la Xiang, provoquant un gigantesque incendie. Les cent tonnes de pétrole stockées là embrasèrent le ciel au-dessus du bourg. Wang Lianfang, debout sur le quai, avait le regard fixé sur les flammes. Quand on eut éteint la dernière, il tomba raide à la renverse, et ne se releva pas.

La génération suivante, celle du grand-père de Wang Liegou, comptait quatre mâles. L'un était le fils de l'épouse principale, et les trois autres étaient des enfants conçus

* La British-American Tobacco Company, société fondée en 1902, dont les produits furent commercialisés en Chine par un comprador négociant de tabac de la région de Canton, Cheang Park Chew, et qui construisit sur place plusieurs fabriques de cigarettes.

avec des concubines, mais tous avaient été élevés dans les dorures et le faste, à l'abri du besoin. Si bien que, le pilier de la famille ayant subitement disparu, ils découvrirent la peur du lendemain. Le fils de l'épouse principale, Wang Jiaxiong, était le plus fragile de tous. Quand ils le voyaient passer dans la rue, la mine sinistre, les Ding l'invitaient chez eux. Il ne lui fallut pas longtemps pour devenir dépendant du tabac, et moins longtemps encore pour passer du tabac à l'opium. Les trois autres fils, jaloux de Wang Jiaxiong, voulurent à leur tour goûter à l'opium, ce qui les conduisit à dilapider les biens de la famille. On s'en doute, un foyer désormais privé de rentrées fraîches d'argent n'avait pas les moyens d'entretenir éternellement quatre fumeurs d'opium. Certes, en cette vingt-sixième année de l'ère Guangxu*, son prix était relativement stable, l'opium du Yunnan se monnayant à trois yuans l'once, et celui du Guizhou, de moins bonne qualité, à deux yuans vingt. Mais il n'en tuait que plus sûrement la famille Wang, à petit feu, comme un mauvais couteau. Lorsqu'on fut à la veille de liquider le domaine, l'épouse de Wang Jiaxiong quitta la demeure, en emmenant son fils unique dans ses bras. Elle alla trouver refuge dans un hameau situé non loin du bourg de Mianshui, où elle acheta à un maraîcher un

* 1901.

petit potager et une chaumière. Les Wang ne vendirent pas seulement le domaine, ils vendirent également femmes et enfants. Les quatre fils passaient leurs journées dans les fumeries et, comme ils n'avaient pas la patience d'attendre que l'on installe la boulette sur la pipe, ils l'avalait avec l'eau chaude. Ils moururent tous les quatre, qui d'un excès d'opium, qui de faim, et les corps, enroulés dans une méchante natte de roseau, furent abandonnés quelque part dans les montagnes désertes.

Les Ding, en revanche, s'enrichirent. Durant les années Tongzhi*, un des fils avait été reçu aux examens**, et on avait dressé dans la cour la bannière des licenciés. Quant aux autres, leur commerce prospéra également, et leurs cigarettes, les Straight Cut, les Hatamen ou les Ruby Queen, s'arrachaient

* 1862-1875.

** Entendre les examens impériaux, et provinciaux en l'occurrence. Dans la Chine ancienne, les mandarins étaient recrutés sur concours. Le premier des examens, qui était organisé annuellement à l'échelon local, était sanctionné par le grade de bachelier. Si le grade de bachelier n'était pas suffisant pour livrer accès à la carrière, il était en revanche indispensable pour se présenter aux deux concours mandarinaux proprement dits : l'examen de licence, organisé dans les capitales provinciales tous les trois ans, à l'automne, et l'examen de doctorat, organisé dans la capitale au printemps suivant, et réservé aux seuls licenciés.

comme des petits pains : il s'en vendait dans toute la plaine de Jianghan, et même dans les régions alentour. Jusqu'à ce que, conseillés par les lettrés de la famille qui expliquaient qu'il ne fallait pas trop forcer la chance, ils cessent d'ouvrir des boutiques pour acheter des terres. Et c'est de cette façon que la veuve de Wang Jiaxiong et son orphelin devinrent les métayers de la famille Ding.

Le père de Wang Liegou, après avoir cultivé des légumes pour les Ding toute sa vie, mourut de la fièvre typhoïde.

Sa mère, six mois après l'avoir mis au monde, se plaça comme nourrice chez les Ding. Elle s'occupait tout spécialement d'allaiter Ding Zongwang, jusqu'à ce que, trois ans plus tard, alors que l'automne était avancé, elle se noie chez eux, en tombant dans le puits de la cour.

Les Ding se chargèrent d'organiser les funérailles et du père et de la mère de Wang Liegou, et ils subvinrent aux besoins de la grand-mère et du petit-fils. Mieux, ils offrirent à Wang Liegou de lui faire apprendre les arts martiaux en même temps que Ding Zongwang.

Au bourg, chacun s'extasia devant la bonté des Ding, et comme tous la pressaient d'accepter une si généreuse proposition, la grand-mère de Wang Liegou s'y résolut.

Le jour où Wang Liegou partit chez les Ding, sa grand-mère le serra dans ses

bras : “Liegou, dit-elle, il va falloir que tu t’appliques. Tâche au moins de faire mieux que ce bâtard de Ding Zongwang. Sache-le, les Ding peuvent bien donner le change à tout le monde, avec moi ça ne marche pas : ce sont eux qui ont assassiné ta mère. Par chez nous, les puits ne servent qu’en été, les riches les utilisent pour refroidir les pastèques ou la soupe de pois verts, ils ne servent plus à la fin de l’automne. Ta mère n’avait aucune raison d’aller là-bas. Ce sont les Ding qui l’ont assassinée.”

Le garçon n’oublia pas les paroles de sa grand-mère, et à mesure qu’il grandit il en retint bien d’autres. Il devint aussi fort que son arrière-grand-père, et son visage resplendissait de courage. Sa grand-mère se saignait aux quatre veines pour lui. Et, de fait, il se débrouillait mieux que Ding Zongwang. Quand Ding Zongwang, concentré au maximum, parvenait tout juste à casser une tige de bambou d’un pouce de diamètre, lui la réduisait en miettes. Il n’empêche, le maître des deux garçons ne cachait pas sa préférence pour Ding Zongwang, et il faisait reproche à Wang Liegou de sa brutalité et de son manque de souplesse. Mais ce dernier ne lui en tenait pas rigueur pour autant : après tout, c’étaient les Ding qui faisaient vivre le maître et sa famille, n’était-il pas logique qu’il se comportât comme il le faisait ? Aussi toute sa haine se fixa-t-elle sur Ding Zongwang.